

Perrier le 12/11/2011

Madame, Monsieur

N'ayant, jamais pu me payer le pèlerinage à Herboliviers  
(mais mon mari a eu la bonté de m'y amener deux  
fois, dont une avec mes deux enfants), je tenais à vous  
remercier de m'avoir permis, plus une fois, d'offrir mes  
cœurs à ceux qui nous sont toujours aussi chers et de vous  
vous en dire, dans la lettre que je lui avais écrite en 1984  
le 8 mai, anniversaire de son anniversaire.

Âgé de presque 90 ans, maintenant, mes sentiments sont  
inchangés depuis ce 8 mai 1944, et dureront jusqu'à  
mon fin.

Avec tous mes remerciements, et en m'excusant  
pour l'écriture

H. M. Guillardet, née Terrisse

Madame Anne Marie GUILLAUDAT  
Née TERRISSE fille de Joseph TERRISSE  
Né le 1<sup>er</sup> mars 1897 et mort en Déportation  
à Hersbruck, le 12 Décembre 1944

16bis Rue des Vanneaux  
33600 PESSAC

Pessac, le 10 Avril 2021

Père de trois enfants, Madeleine 14 ans, moi-même, Anne-Marie 12 ans et René 7 ans à ce moment là. Ingénieur des Ponts et Chaussées, il travaillait à la SNCF de Paris Montparnasse et gare Saint Jean de Bordeaux. Engagé comme Lieutenant et blessé à la guerre de 14, mobilisé en 1939 comme capitaine, prisonnier et évadé. Il est entré en Résistance au Réseau Gallia, puis déporté le 28 Juin 1944 et décédé le 12 Décembre 1944. D'après le réseau Gallia, il a fourni des renseignements particulièrement importants sur le trafic ferroviaire et donné également de précieuses informations sur la zone côtière interdite.

Le 8 mai 1944, les Allemands l'arrêtent et l'emprisonnent au fort du Hâ à Bordeaux et le 28 juin comme de nombreux autres détenus considérés comme dangereux, Joseph Terrisse est directement déporté depuis la Gironde à Dachau et placé au travail forcé à Flossenbürg ( matricule 21262). En août, il est rapidement transféré au kommando d'Hersbruck, ouvert pour percer un tunnel à une usine d'armement. Les conditions y sont épouvantables, il y meurt le 12 décembre 1944. Le statut de Déporté Résistant a été attribué à Joseph Terrisse le 4 juillet 1951. Son nom est inscrit sur le grand monument de la gare Bordeaux Saint Jean.

LETTRE à mon Papa, mon Papa chéri, mon pauvre Papa.

Aujourd'hui, 8 mai 1994, je suis encore plus effondrée que les autres jours, de ta triste fin. Tu m'as toujours manqué, et tu me manques et manqueras toujours.

Tu as laissé un tel vide dans ma vie, et plus encore dans mon cœur, que rien ne peut, ne pourra jamais combler.

Et pourtant, j'ai un mari et des enfants adorables, qui me comblent de bonheur et de douceur, mais ta présence, ton affection, ta compréhension et ta gentillesse m'ont tellement manqué, que j'aurai toujours ce terrible vide, ce besoin, que tu savais si bien deviner, pressentir et combler.

Tous les miens m'entourent tellement de leur affection et de tout ce que l'on peut désirer, que je devrais être comblée, mais ce vide de mon enfance est ineffaçable et inoubliable.

Je revis nos bons et délicieux moments en famille unie que nous formions; les joies, les rires, mais surtout nos conversations seuls tous les deux, ta patience, ta compréhension si profonde, que nous n'avions pas besoin de parler. Souvent un regard, une attitude, suffisaient pour nous comprendre.

Je me souviens toujours de tes conseils, de la ligne de vie que tu mettais en pratique et que tu nous as inculquée. J'ai essayé de rester toujours sur cette ligne droite, de mener une vie « propre », j'ai essayé de transmettre ces conseils à nos enfants, mais je ne pense pas avoir eu tout ton courage.

Te rappelles tu nos joyeux dimanches, face à nos timbres sous ta protection, ou à 4 heures autour d'un gâteau biscuit cuisiné par Maman, ton gâteau préféré. Et ce dernier Dimanche, ineffaçable de mon esprit et de mon coeur notre bon gâteau biscuit et toi qui en voulais tant un deuxième, que Maman a toujours regretté de ne pas t'avoir fait.

Ta patience pour me faire passer ma peur du noir. J'ai été la seule de nous trois à t'avoir pour ma Communion Solennelle, Maman, si heureuse, en avait oublié de s'occuper du menu. Je crois qu'on a rarement aussi mal mangé, mais comme nous étions heureux ! Ce bonheur, cette joie, que de souvenirs au fond de mon cœur.

Quand je n'avalais pas les épinards ou n'osais pas dire « le chat », ou quand la poule noire m'avait cassé mon bracelet... ou au Luxembourg, ce beau jardin, ou à Versailles, ou à Chaudesaigues ? Et nos soirées musicales où ta voix chaude emplissait le salon et me comblait de bonheur, d'apaisement, mais surtout d'admiration... Et comme il me tardait de savoir jouer du piano, pour partager le bonheur de la

musique avec toi. Oh ! comme tout cela est proche, mais nous étions trop heureux, ça ne pouvait pas durer.

Il a fallu ce 8 mai 1944, pour toi au bureau d'abord, à la maison ensuite vers 16h. Mais toi, tu savais ce qui t'attendait et tout ce que tu allais subir. L'affolement et la panique de Maman, qui a toujours montré un courage fou devant nous, ne pleurant jamais devant nous, cachant son terrible chagrin.

Nous, enfants, ne comprenions que de loin... Mais ces terribles Gestapistes, ces horribles personnes, violant notre domicile, notre intimité, vidant tout, fouillant partout... Je ne comprenais pas, mais je pressentais une terrible catastrophe.

Ce jour là, tout a basculé, tout s'est effondré, le sol s'est dérobé sous nos pieds, nous sommes tombés au fond du gouffre. Comme tu as dû souffrir, endurer, penser... Ce n'est même pas imaginable.

Et ce terrible dimanche de juin où je t'ai ouvert la porte sans te reconnaître, si ce n'est ton regard éperdu, égaré et si profond et pénétrant à la fois... Et ces odieux et terrifiants Gestapistes qui te bousculaient et qui ont avidement saisi ta collection de timbres dont tu étais si fier et si heureux.

Toi si propre, si soigneux, si méticuleux avec cette barbe immense qui n'arrivait pas à cacher ton regard inoubliable. Et Maman qui te disait de te sauver, mais toi, tu savais que tout le quartier était « bouclé » et qu'en plus tu mettrais notre existence en danger.

Oh !, ton départ, nos derniers regards, nos derniers baisers, tes dernières recommandations. Comment oublier tout ça, ton calvaire, tes souffrances, comment oublier ? Mais ce n'est pas possible.

Nos visites à la Kommandantur, la peur cachée de Maman, ma panique rentrée aussi puisqu'elle m'emmenait pour se donner du courage, et entendant les cris et les gémissements des torturés... Sans oublier les visites plus ou moins régulières de Gestapistes à la maison, effrayant Maman, voulant savoir à tout prix. Et cet autre qui trouvait sans doute Maman à son goût.

Puis ce 29 juin où un monsieur est venu nous avertir de ton départ. Maman ignorait ce qui se passait là bas et reprenait espoir. Ah ! ces journées qui n'en finissent pas, d'attendre, d'espérer, de désespérer.

Et ce vide, terrible vide du 8 Mai 1945 au milieu de la liesse générale ; tout ce bonheur de la foule en délire et mon cœur si vide, si seul, si triste... Comme Maman a dû souffrir.

Et ces attentes, Maman et moi à la gare Saint Jean, cherchant parmi ces loques humaines à reconnaître celui qu'on espérait tant revoir. Ces retours à la maison, plus désespérés encore, devinant le terrible malheur, mais ne voulant pas y croire.

Puis ce terrible jour où on nous a demandé à l'école de prendre notre frère au passage et de regagner la maison... à trois heures de l'après-midi. Oh ! J'ai tout de suite compris ; avant de quitter l'école, j'avais déjà ressenti le choc : le vide, l'irréparable.

Maman m'a demandé d'aller chercher Madame Cheica, la coiffeuse d'origine espagnole qui faisait évader bien du monde. En ouvrant la porte du bureau où maman nous attendait, elle lui a chuchoté la terrible nouvelle que j'ai entendue et comprise. Maman a eu le courage de nous le taire plusieurs mois, mais moi, je savais et me suis murée dans un silence et un isolement total. Seule la musique m'a sauvée d'un suicide.

La vie a continué, le corps était là, mais le cœur était détruit. Comme j'aurais voulu disparaître à tout jamais, mais il fallait penser à rester pour Maman.

Mon cœur s'est ré-ouvert à la vie, grâce à la connaissance de mon Pitch'oun adoré, puis nos enfants tout autant adorés, mais la plaie saignera toujours, comme au premier jour et à cela, personne n'y peut rien. Ni les années, ni l'amour des miens, malgré toutes leurs meilleures intentions, ne guériront le mal fait par des hommes qui n'avaient plus rien d'humain, et qui se conduisaient pire que les espèces animales les plus sauvages et les plus cruelles ; c'était la cruauté pour le plaisir de la cruauté, et le raffinement perfectionné dans la recherche de la cruauté et de la torture.

Merci mon Papa que j'aimais tant, tu m'as laissé des souvenirs et des conseils inoubliables. Je t'aime toujours autant, même bien plus, et je suis fière de toi... mais j'aurais tant aimé ne pas éprouver cette fierté et me blottir encore et souvent sur tes genoux accueillants, me serrer contre toi, et te couvrir de baisers comme jadis, et pouvoir pleurer contre ton cœur et tes bras protecteurs.

A 90 ans, tu me manques tout autant et la plaie est toujours béante.

Anne- Marie